

JEAN BAILHACHE

Souvenirs
d'un endormi

récit

nrf

GALLIMARD



*Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous les pays, y compris la Russie.
Copyright by Librairie Gallimard, 1947.*

A mes hommes.

PRÉFACE

— Je songe à la déconvenue du lecteur qui, alléché par le titre de mon livre, espérant y trouver les informes balbutiements et le mol abandon d'une existence léthargique, découvrira avec fureur que ce n'est qu'un livre de guerre ! Un de plus !

Et pourtant, ce titre n'est pas une supercherie. Car, si la guerre forme le cadre de ces Souvenirs d'un Endormi, elle n'en est pas, je crois, le sujet principal, le foyer central d'intérêt, et elle n'y est point traitée suivant les procédés d'un romantisme traditionnel.

Jamais n'ai-je songé un seul instant, pendant la campagne à laquelle j'ai pris part, que je pourrais, plus tard, faire de mon expérience la matière d'un récit écrit. Lorsque je voyais un camarade, instituteur laborieux, rédiger son journal de guerre, je considérais avec pitié cet empiètement cérébral sur les douceurs d'une existence purement végétative. Je n'ai pas combattu en journaliste ou en romancier, le carnet de notes à la main, l'oreille aux écoutes, l'œil curieux et indiscret, le crayon toujours prêt à sténographier les rares paroles entendues. Je ne me suis pas penché avidement sur d'atroces blessures, de déchirantes agonies, pour pouvoir ensuite les décrire avec un grand luxe de détail concret, avec le soi-disant réalisme du professionnel.

La réalité, c'est que l'on détourne les yeux, et c'est ce que j'ai fait. La réalité, c'est que l'on parle peu. Et celui qui comprime en quelques dizaines de pages les quelques heures de paroles prononcées en une ou plusieurs années — celui qui évoque tant de visions horribles et précises, fausse nécessairement l'optique normale du combattant. Ce dernier s'ennuie souvent, il est loin d'avoir une vie

si pleine, fourmillante de sensations. Il a souvent le moins de sensations possibles.

La réalité, c'est la force simple de certains instincts élémentaires. Avant l'action, après l'action, de tout son vouloir conscient ou organique, on lutte contre l'émission de ses forces nerveuses. On veut manger, dormir, vivre. La réalité de la guerre, ce n'est pas la mort, c'est la vie.

C'est en écrivant mes souvenirs, trois ans après l'événement, que j'en ai pris clairement conscience. Et c'est en les relisant aujourd'hui que j'ai découvert quel en était le véritable sujet.

J'ai cru d'abord que ce seraient les aventures d'un intellectuel peu guerrier, jeté dans la mêlée ; mais l'expérience montre que son aguerissement se fait automatiquement. J'ai cru que ce seraient les déboires d'une nature réfractaire aux folies étranges des hommes et à leurs fièvres malsaines, les émerveillements et les malaises d'un être ami des doux sommeils et des lenteurs d'antan.

Je voulais aussi que mes antagonistes fussent bien servis, et je me suis efforcé de leur tailler une part honorable. Il s'agissait en somme de décrire de curieuses inadaptations, celles qui m'opposaient à certaines exigences du métier, à certains de mes supérieurs, celles qui éloignaient ceux-ci de leurs hommes, du bon sens, de l'esprit véritable d'une lutte des démocraties alliées contre le fascisme. Mais ce qui apparaît le plus lumineusement, me semble-t-il, c'est l'immense inadaptation constituée par la drôle de guerre.

Tout cela n'est cependant point la réalité profonde que la rédaction de mes souvenirs m'a fait découvrir.

La réalité de la guerre, c'est la vie, non la mort.

Douceur de vivre ! J'ai été surpris de la fréquence avec laquelle ces mots sont revenus sous ma plume. Et je me suis interrogé, j'ai fait mon examen de conscience. En notre époque menacée, l'écrivain s'est découvert une responsabilité, il doit nécessairement « s'engager ».

Eh bien ! je ne regrette rien. S'il est un concept, une idée-force qui puisse sauver notre race du suicide atomique, c'est la conviction qu'il est doux, qu'il doit être

doux de vivre. Cette idée, il faut l'inculquer à l'enfant dès le berceau, en faire la source vive de son éducation morale et artistique, la sauvegarde de sa croissance harmonieuse. Il faut forger des générations de jeunes épris des beautés de la vie, musclées et nerveuses aussi, et décidées à se défendre contre ceux qui mettraient cet humanisme en péril. C'est d'ailleurs là l'esprit qui a fait la force de l'Angleterre dans cette guerre, et lui a conquis une victoire provisoire. Il faut que cette victoire devienne définitive pour tous ceux qui la veulent.

Telle est, en y réfléchissant, la portée de cette idée dont je n'ai montré que la face la plus modeste, telle est la valeur de cet humble idéal païen, jailli spontanément du récit de mon expérience. Il pourrait être dangereux, pour l'homme d'aujourd'hui, de trop se tourner vers le ciel ; harassé par des forces hostiles, dans un monde qu'il n'aurait pas réussi à rendre vivable, l'habitant de cette planète pourrait se trouver happé dans le tourbillon d'un délire néo-religieux, et, en une crise d'hystérie collective, en un sacrifice suprême au divin, faire sauter prématurément le globe terrestre. Il est donc indispensable, avant toute chose, de donner des raisons de vivre aux vivants. Tel est le sens de la belle lettre d'un de mes soldats, héros et victime de cette guerre, lettre citée à la fin de ce livre.

La douceur de vivre ! Jamais je ne l'ai sentie plus intensément qu'au cours des combats de mai-juin 40, lorsque notre existence n'était qu'un perpétuel sursis. Jamais mes sens ne m'ont livré quintessence d'impressions plus vives et douces. Jamais le contact d'une eau froide n'a été plus délicieux à mon corps nu, à mon gosier assoiffé, le parfum d'une fraise ou d'un tas de fumier plus exquis à mes narines, le chant d'un oiseau ou le meuglement d'une vache plus suave à mes oreilles — sans vous oublier, vallons d'Argonne, hêtres du bois d'Inor, qui fûtes l'enchantement de mes yeux.

Et pour la première fois, j'ai pris étroitement contact avec la terre. J'ai pataugé dans sa glaise, j'ai creusé mon lit dans sa croûte la plus dure, je l'ai étreinte désespérément, j'y ai modelé ma carcasse fatiguée, j'y ai goûté de rudes sommeils, les côtes voluptueusement calées entre d'affectueux cailloux ronds, ou ces pierres coupantes dont la pression avait la franche vigueur des mâles poignées

de main. J'en ai respiré toutes les odeurs, j'ai humé tous les terreaux, toutes les argiles, tous les limons. Je me suis assoupi sous la fraîcheur d'une pluie printanière et réveillé dans le bain sédatif d'une eau tiède et boueuse, dont mon portefeuille lui-même resta imprégné.

J'ai appris à aimer la terre d'un amour intime. C'était notre protection contre la mort, la porteuse des germes de vie, c'était notre nourricière. J'ai appris, pendant la guerre, à aimer une eau de source, un poireau, une aile de poulet, d'un amour plus grave et profond. A mes soldats, qui m'ont enseigné ce culte fervent des choses de la terre, j'adresse le plus vibrant des remerciements. Ayant élaboré, sous les balles, pendant la retraite, de grandes réalisations gastronomiques, ils m'ont montré à en célébrer les rites avec la gravité religieuse dont il sied d'entourer les actes les plus solennels de la volonté de vivre.

Mes soldats m'ont appris bien d'autres choses encore. Ces rudes paysans normands, qui semblent d'abord rester à l'arrière-plan de mon récit, se sont imposés finalement avec une telle force, malgré leur effacement apparent, que j'ai dû ajouter à mon livre un épilogue, qui leur est consacré, et sans lequel la réalité psychologique de ces souvenirs eût été amputée de son ressort essentiel. Car mes hommes n'ont pas cessé, même s'ils paraissent relégués dans l'ombre, d'influencer ma conduite, mon angle de vue, et jusqu'à ma révolte contre des éléments antagonistes. Je les ai fait parler peu pour ne pas déformer leur vérité, et parce que j'aurais craint de voir leur substance, la force de leur présence tellurienne, menacées par le superficiel des bavardages.

Deux années sont passées depuis la rédaction de mon épilogue, et j'ai le sentiment de n'avoir pas encore rendu pleine justice à mes hommes. Il est bien évident maintenant que ce sont eux les héros de mon livre, quelque importance que j'aie pu donner au seul comportement d'un endormi perdu dans la guerre. Mais ce n'est qu'à la longue, grâce au contact que j'ai eu le privilège de renouer avec l'un d'entre eux, grâce à un lent travail de germination, qu'ils m'ont livré tout leur secret. Et je me sens le devoir d'ajouter, dans cet avant-propos, les réflexions qui vont suivre, pour compléter mon analyse imparfaite, et pour demander au lecteur d'aborder ma narration

avec l'état d'esprit dans lequel je viens moi-même de la relire.

J'ai vanté l'héroïsme particulier du soldat de 40. Mais je n'ai pas assez montré dans quelle atmosphère hostile cet héroïsme a eu la gloire de s'affirmer. Nos hommes se fermaient aux illusions et regardaient la vérité courageusement. Et que voyaient-ils ? Notre manque de préparation, notre insuffisance d'armements, l'absence de nos avions dans le ciel — les solennelles pitreries de la drôle de guerre, les charrues entassées sur le bord des routes contre les chars, le guet contre les parachutistes, au sommet du clocher de l'église, dans la nuit noire, le fossé anti-char creusé avec un flegme imperturbable lorsque l'artillerie ennemie tonnait tout près et que le travail était à des mois de son achèvement et de son utilisation efficace. Nos officiers faisaient de pédantes inspections sur ces positions fantômes. Nos hommes haussaient les épaules.

Mais il y avait plus grave. Cette pitoyable « fumisterie » n'était-elle pas le fruit non seulement de l'incapacité, de la routine et de la sottise, mais aussi de la trahison ?

« Nous sommes trahis ! » Mais où étaient les traîtres ? On ne les voyait pas. La propagande ennemie, par une orchestration habile de fausses nouvelles, par le travail de sa Cinquième Colonne, et en exploitant des oppositions politiques, réussissait à saper fortement le moral de la troupe. Et pourtant cette propagande ne pouvait naturellement recevoir l'aveu public et l'appui direct d'aucun officier français, même violemment anti-démocrate. Elle diffusait plutôt un poison subtil, qui infectait l'air respiré par le combattant. On prêtait à tel capitaine ces paroles : « Je préférerais commander à des Allemands qu'à ces types-là. » Et, si d'autres étaient au contraire de vrais chefs méritant d'être aimés de leurs hommes, (1) il n'en restait pas moins que l'attitude de certains officiers tendait à propager le dangereux venin, à accentuer l'impression d'incertitude et d'incohérence propre à démoraliser le soldat. Celui-ci pouvait se demander parfois

(1) La majorité des officiers du 36^e R. I., et notamment le colonel Gilbert, qui en reçut le commandement en mai 1940, auraient droit à cet hommage.

quel était l'ennemi pour nos chefs, lui, le « salopard », ou l'Allemand nazi, qu'on ne semblait pas vouloir combattre sérieusement, même lorsqu'on en avait les moyens.

Mais cela n'était pas aussi simple. Le capitaine d'active Lanière en voulait à l'École Normale Supérieure, aux Anglais, aux civils, c'est-à-dire à ses lieutenants et à ses hommes, et pestait souvent contre eux pendant la drôle de guerre. C'est par leur faute qu'il était là, dans la boue, et non pas à portée de son épouse, en la quiétude de quelque garnison. Il semblait, d'autre part, furieux d'avoir à commander à d'odieux réservistes, dont l'esprit de critique se permettait toutes les licences, d'avoir affaire, en somme, à des hommes libres. Son rêve eût été de diriger des hommes-machines, des robots semblables à ceux qui sortaient de l'usine hitlérienne, fabriqués en série par le régime même que nous étions chargés d'abattre.

Ce qu'il demanda, néanmoins, et qu'il obtint vers le moment où la guerre perdit sa drôlerie, ce n'est pas d'être envoyé dans un dépôt pour y faire l'instruction de jeunes recrues en compagnie d'autres officiers de carrière, c'est d'être affecté à un régiment de marche étranger, formation susceptible d'être menée à la baguette, mais promise à tous les casse-pipes. Il y reçut une grave blessure, qui le rendit boiteux.

Le commandant Trouquin paraissait confondre dans sa rancune le Front Populaire, l'Angleterre et ses hommes. Et cependant on l'aurait fort étonné en lui disant qu'il se faisait le complice de la propagande ennemie. Ce fut un grand soldat. Père de six enfants, il n'accepta jamais de retourner à son foyer, et il mourut à l'ennemi.

Le colonel Roquet tenait Jean-Jacques Rousseau, les intellectuels et votre serviteur pour responsables de la guerre. Mais si le sort lui impartit, de par son grade, la triste mission d'être un animateur de nos sots petits jeux d'avant mai 40, il fut pourtant un chef qui prit son rôle avec un incontestable sérieux, fit preuve de clairvoyance, sut préparer son unité, par un entraînement méthodique, à la dure épreuve qui l'attendait, et faire du 36^e un beau et solide régiment.

Dérouté par tant de contradictions, constatant que nos états-majors faisaient tout leur possible pour ne pas faire de mal à l'adversaire, et voyant certains chefs lutter coura-

geusement contre lui jusqu'au sacrifice suprême, se sentant parfois haï, souvent tenu en méfiance, n'est-il pas miraculeux que le combattant de 40 ait fait son devoir avec tant de simple héroïsme et de tenace intégrité ? Que l'on imagine l'état d'esprit de ceux qui, partis en guerre contre le fascisme et pour la démocratie, se trouvaient plongés dans cette atmosphère empoisonnée, où se corrodait le sens même des valeurs pour lesquelles on les avait mobilisés ! Et l'on mesurera toute la grandeur de ces combats sans gloire et sans lumière, sans élan unanime, sans franchise, sans solides certitudes. Malgré les suspicions et les doutes, l'armement rudimentaire, l'inanité des routines militaires, malgré tout cela, notre paysan têtu a affirmé obstinément sa volonté et son bon sens. Il tenait mordicus, à manger d'abord, et ensuite à se battre, puisqu'il était parti pour cela. Oui, parfaitement, il voulait « en découdre avec Adolf », cette mauvaise tête, puisqu'il avait fait tous ces kilomètres dans ce dessein. Mais on a souvent pris soin de l'en empêcher. Le 9 juin, nous avons reçu l'ordre de repli, après un premier choc entièrement victorieux pour nous.

Et ce sont ces hommes méprisés, sacrifiés en un immense holocauste, et pourtant solides au poste, que calomnient souvent ceux qui ont fait la guerre dans leur fauteuil — et aussi ceux qui ont connu les horreurs de l'exode — lorsqu'ils parlent avec dégoût des soldats de 40 ! Ce sont ces hommes qui ont lutté poitrines nues, parfois dans un affreux marasme moral, contre des monstres d'acier. C'est toute cette armée échelonnée de Longwey à la mer, un million de combattants du front, que des réfugiés ont confondue avec les Services en retraite derrière la ligne mouvante des batailles ou avec quelques troupes égarées. C'est cette race de paysans qui, dans la précédente guerre, a donné 1.500.000 morts à la France, et a sauvé pour vingt ans le monde du danger germanique, permettant de vivre et se développer à certaines nations jeunes qui nous regardent maintenant de si haut. C'est cette race de paysans à qui l'impéritie criminelle du « haut commandement » vient d'imposer cinq ans d'inhumaine captivité.

On a glorifié l'ouvrier français, héros des luttes de la Libération. Devrait-on oublier le paysan français, héros

principal des combats boiteux de 40 ? Veut-on profiter de sa patience et de son silence ? Tu n'es pas un paysan, mon ami Brodu, mais tu en as la solidité et la séculaire résignation. Je voudrais, mon ancien compagnon de guerre, te présenter tout de suite à mes lecteurs — Brodu, soldat de deuxième classe, deux fois blessé, mutilé à 60 %, privé de l'usage d'un bras, médaillé militaire, attendant depuis six ans « le rétablissement des emplois réservés aux victimes de la guerre », père de deux enfants, conducteur de camions avant la guerre, exerçant actuellement pour vivre, « en attendant mieux », et malgré la souffrance physique qu'un tel effort lui coûte, le métier de conducteur de vélo-taxi.

Février 1946.

Jean BAILHACHE.

JE SUIS UN ENDORMI

Le premier septembre 1939, vers midi, je m'étais arrêté, pour déjeuner, dans ce petit bistrot de Berville que l'on trouve à gauche, sur la route, passé le bac, lorsqu'on va du Havre à Caen. J'étais heureux. Après des journées de morne état d'alerte et d'attente inquiète dans la poussière du fort de Tourneville, au Havre, où je faisais mon service comme sous-lieutenant d'infanterie, j'avais été affecté au 36^e R. I., régiment de formation de Caen. Ayant expédié ma cantine par la voie ferrée, j'avais décidé de faire la route à bicyclette. L'étape était longue, et je ne pouvais flâner. Mais quel plaisir de faire enfin marcher mes muscles, de respirer l'air vif et léger, de revoir cette grasse campagne normande que j'aimais tant, verdoyante et ruisselante de soleil !

Je me réjouissais surtout de la joie que j'allais donner à ma petite maman. Très affaiblie des suites d'une grave opération, elle séjournait à Barneville, où j'allais la surprendre, un coin délicieux au-dessus de Viller-ville, que j'étais si fier d'avoir déniché pour sa convalescence.

Plein d'insouciance, je ne songeais pas à la guerre... car je n'y croyais pas encore ! L'alerte était pourtant sérieuse, le 129^e était parti, mais je restais convaincu que tout s'arrangerait une fois de plus. Deux camarades m'avaient raconté qu'ils avaient, eux aussi, fait le voyage de Caen l'année précédente, et qu'en attendant une mobilisation qui n'était jamais venue, ils avaient passé leur temps à jouer aux cartes — jusqu'au jour

où Chamberlain avait tout réglé d'un coup de parapluie magique. Mon optimisme tenace et systématique me persuadait qu'il n'en irait pas autrement pour moi cette fois-ci.

Je dévorais donc avec un joyeux entrain. Je pensais à certain petit pré, non loin de là, où j'aurais sûrement trouvé des « rosés », à une hêtraie, plus haut, où j'aurais pu ramasser des ceps, en aspirant voluptueusement la bonne odeur de terre humide et chauffée... si j'en avais eu le loisir. Mais il fallait être à Caen le soir même.

La salle de restaurant était remplie de paysans et d'ouvriers, mangeant avec un appétit que je trouvais sympathique et stimulant. La radio bourdonnait, et je l'écoutais distraitement, dans le brouhaha des bavardages éméchés, lorsque, soudain, se faisant grave et solennelle, elle lança l'ordre de mobilisation générale.

Ce fut un choc. Il y eut un grand silence, une stupeur immense. Puis, comme dans un rêve, je perçus une voix qui disait : « ...s'il faut y aller, on ira... » et d'autres voix ensuite. Je n'entendais plus, abîmé dans ma torpeur, essayant d'y voir clair, de rassembler mes pensées. Je n'avais plus d'illusions, c'était la guerre.

Cette idée me devint d'ailleurs aussitôt naturelle, plausible. On en avait trop parlé pour que mon esprit n'y fût pas préparé. Mais ce dont j'eus la révélation subite, c'est cette chose incroyable, inimaginable, que moi, j'allais faire la guerre. Moi, si pacifique, j'allais avoir à être cruel, à tuer ou donner l'ordre de tuer. Moi qui déteste la chasse parce qu'elle ôte la vie à de gracieux animaux, à de gentils lapins, dont j'aime à voir galoper les petits derrières blancs, j'allais employer des armes meurtrières ; moi qu'une simple coupure au doigt fait presque défaillir, j'allais vivre des scènes de carnage.

Je le répète, c'était inconcevable. Je revoyais certains exercices de ma récente instruction militaire, qui m'avaient amusé sans arrière-pensée parce que j'avais écarté résolument l'idée que tout cela pût un jour devenir réel. Cette idée restait pour moi absurde. Je ne pouvais admettre que, bientôt peut-être, je m'élancerais à l'assaut, poussant des cris rauques pour encou-

rager mes hommes à se ruer sur l'ennemi, baïonnette au canon.

Et la conviction que cela ne se ferait pas, en dépit de tout, s'ancre tellement dans mon cerveau, par la suite, que lorsque nous fûmes dirigés vers les premières lignes, en mai 1940, de manière insensible et par maints détours sinueux, j'ai cru jusqu'au dernier moment, jusqu'à l'instant même où j'ai vu l'ennemi, et entendu siffler ses balles, que notre compagnie se verrait épargner le contact et resterait en réserve.

On me jugera peu héroïque, et l'on aura raison. Je pensais que si tous les hommes avaient la même humeur paisible que moi-même, il n'y aurait jamais de guerre, et j'en voulais au reste de l'humanité de m'entraîner dans une catastrophe qui eût été rendue impossible si elle avait partagé mes heureuses dispositions. J'associais à ces réflexions les braves paysans du 129^e, ces enfants de vingt ans que j'avais appris à connaître et à aimer en faisant leur instruction, joufflus lourdauds, incapables de courir (qu'ils m'amusaient alors, lorsqu'ils montaient à l'assaut !) et dont le bon sens normand, si près de la terre et des réalités immédiates, ne devait pas non plus s'enthousiasmer en faveur de la guerre.

Pour moi, c'était bien pire. J'étais officier, j'allais être accablé d'une affreuse responsabilité.

J'étais officier sans l'avoir jamais voulu. Élève de l'École Normale Supérieure, je me trouvais être le bénéficiaire étonné du fameux article 31, qui conférait aux étudiants de certaines grandes écoles le privilège de faire connaissance avec l'armée sans devoir subir les rigueurs de la vie d'homme de troupe, et d'être incorporé avec le grade et la solde de sous-lieutenant dans une école d'application de leur arme — l'infanterie, reine des batailles, pour Normale Lettres. La condition de cette faveur était une petite préparation militaire très douce couronnée par un examen fort accessible.

J'étais entré à Saint-Maixent le 4 novembre 1938. pour y faire, avec mes camarades d'école, l'apprentissage de notre nouveau métier et, contre toute attente,

j'avais passé là des jours très agréables. J'aimais les exercices de combat dans la poésie des vivifiantes brumes matinales ; les séances d'athlétisme, de natation et surtout d'équitation, mes longues promenades solitaires, le dimanche, à pied ou à bicyclette ; l'appétit invraisemblable que tout cela me donnait. Je goûtais moins les conférences intra-muros, les colles à apprendre par cœur, les cahiers de combat et les devoirs à copier sur un camarade. Mais ces petits ennuis ne résistaient pas à la gaieté de notre ambiance d'intellectuels en vacances, riant de se voir soldats et acceptant la destinée badine avec une joyeuse philosophie.

Cette sorte d'animale hilarité, imbibée d'humour et baignée d'air frais, m'avait fait sortir de la réserve et du silence hermétique qui, à l'École, avaient causé l'étonnement d'un peuple d'incorrigibles bavards. Les anciens pensionnaires de la rue d'Ulm se rappelaient ma longue et lente silhouette, passant, mystérieuse, dans les couloirs. Comment ne les aurais-je pas intrigués ? Qu'on en juge par les aveux suivants.

Affligé d'un organe vocal presque atone, de réactions cérébrales si paresseuses que je suis hors d'état de placer un mot dans une conversation animée et que les réparties spirituelles me viennent souvent avec vingt-quatre heures de retard, incapable d'improviser et d'être « brillant », j'ai de plus une horreur de principe pour la discussion, parce que j'y vois une dégradation, en pure perte, de la précieuse énergie vitale. J'étais donc un phénomène unique parmi la race des discoureurs effervescents qui m'entouraient.

Ces dispositions si a-normales, surtout en une époque de fièvre et de vitesse, me valurent d'être bel et bien recalé à l'oral de l'agrégation d'anglais. Ayant tiré au sort des sujets de leçons endormants, je le fus moi-même par mon débit soporifère, et je n'échouai pas moins lamentablement dans les épreuves de thème et de versions improvisés, qui exigent tout de même un peu plus de quarante battements à la minute, rythme normal de mes pulsations cardiaques. Ce qui prouve qu'il est parfois dangereux d'être un endormi.

1938-1945

SOUVENIRS, ESSAIS, DOCUMENTS

- ARAGON**
L'Homme communiste
- LÉON ARÉGA**
Comme si c'était fini
- JEAN RAILHACHE**
Souvenirs d'un Endormi
- MAURICE BAYEN**
Passage de Lignes
- JULIEN BENDA**
Exercice d'un Enterré vif
(Juin 1940-Août 1944)
- LÉON BLUM**
A l'Échelle humaine
- PIERRE BOST**
Un An dans un Tiroir
- JANINE BOUSSOUNOUSE**
Maison occupée
- R.-L. BRUCKBERGER**
Si grande Peine (*hors commerce*)
- HENRI CALET**
Le Bouquet
- ALBERT CAMUS**
Lettres à un Ami Allemand
- ANDRÉ CHAMSON**
Écrit en 1940
- CHARLEREINE**
Le Maréchal Défaite
- GÉNÉRAL COCHET**
Appels à la Résistance
1940-1941
Préface de Jean Nocher
- DRUE TARTIÈRE**
La Maison près de Paris
(*en préparation*)
- RAYMOND DUMAY**
Mon plus calme Visage
- ANDRÉ GIDE**
Journal (1939-1942)
- JEAN GUÉHENNO**
Journal des Années noires
(1940-1944)
- RENÉ LEFÈVRE**
Le Film de ma Vie, II
- CARLO LEVI**
Le Christ s'est arrêté à Eboli
(*en préparation*)
- LOUIS MARTIN-CHAUFFIER**
L'Homme et la Bête
(*en préparation*)
- ANDRÉ MAUROIS**
Les Origines de la Guerre de 1939
- PAUL NIZAN**
Chronique de Septembre
- JEAN NOCHER**
Les Clandestins
(*La Vie ardente et secrète de la Résistance*)
Préface de Jean Guignebert
- JACQUES PERRET**
Le Caporal épinglé
- PAUL PETIT**
Résistance spirituelle (1940-1942)
avec un poème de Paul Claudel
Préface de Jacques Madaule
- RICHARD TREGASKIS**
Journal d'Invasion
(*en préparation*)
- JULIEN UNGER**
Le Sang et l'Or
(*Souvenirs de Camps allemands*)
- A. DE SAINT-EXUPÉRY**
Lettre à un Otage
Pilote de Guerre

Collection PROBLÈMES ET DOCUMENTS

- RAYMOND ARON**
De l'Armistice
à l'Insurrection nationale
- CHARLES DUMAS**
La France trahie et livrée
- GASTON HAELLING**
Maintenir la France
(*Commentaires alsaciens sur la Guerre*)
- HARRY L. LESUEUR**
Douze Mois qui changèrent
le Sort du Monde
- ÉTIENNE MANTOUX**
La Paix calomniée ou
Les Conséquences de M. Keynes
Préface de Raymond Aron

Collection LA SUITE DES TEMPS

- JACQUES MADAULE**
Histoire de France, Tome II